

LUCETTE VALENSI
À L'ŒUVRE
Une histoire anthropologique
de l'Islam méditerranéen

FRANÇOIS POUILLON. AVRAM UDOVITCH.
HABIB KAZDAGHLI. JOËLLE BAHLOUL. ANDRÉ
BURGUIÈRE. JEAN-CLAUDE VATIN. ROBERT
ILBERT. ~~ISABELLE RIVOAL~~. AMY SINGER.
HOUARI TOUATI. ABDELLAH HAMMOUDI.
NANCY L. GREEN. CLIFFORD GEERTZ.
GABRIEL MARTINEZ-GROS. MERCEDES
GARCIA ARENAL. HAMIT BOZARSLAN.
JOCELYNE DAKHLIA. BABER JOHANSEN.

Isabelle RIVOAL. Penser l'identité communautaire
et les frontières sociales, pp.

115-132

• Nancy GREEN. Le front ethnique en formation
et transformations : histoires, histo-
graphes, pp. 128-153

Mélanges offerts à Lucette Valensi
par

François Pouillon (EHESS)
Avram Udovitch (Princeton University)
Habib Kazdaghli (Université de Tunis-La Manouba)
Joëlle Bahloul (Indiana University)
André Burguière (EHESS)
Jean-Claude Vatin (CNRS)
Robert Ilbert (MMSH, Aix-en-Provence)
Isabelle Rivoal (CNRS)
Amy Singer (Université de Tel-Aviv)
Houari Touati (EHESS)
Abdellah Hammoudi (Princeton University)
Nancy L. Green (EHESS)
Clifford Geertz (Institute for Advanced Study, Princeton)
Gabriel Martínez-Gros (Université Paris VIII)
Mercedes Garcia Arenal (CSIC, Madrid)
Hamit Bozarslan (EHESS)
Jocelyne Dakhlia (EHESS)
Baber Johansen (EHESS)
Avec une bibliographie et un texte de Lucette Valensi (EHESS)

Les «mélanges» rassemblés ici ont pris leur source dans une réunion organisée à Oxford les 1^{er} et 2 avril 2000, par le Centre d'histoire sociale de l'islam méditerranéen et accueilli par la Maison française d'Oxford, grâce au soutien de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, du Département of Middle-Eastern Studies de l'Université de Princeton et à l'appui généreux du Ministère de la Recherche. Au-delà des institutions, cette entreprise n'aurait pu être menée à bien sans le soutien actif de Robert Ilbert, de Jacques Revel, d'Avram Udovitch et de Jean-Claude Vatin.

La préparation des manuscrits et les traductions ont été assurées par Gianni Albergoni, Danièle Alexandre-Bidon, Jocelyne Dakhlia, Catherine Duby, Hassan Elboudrari, François Pouillon, Yvette Trabut et, bien sûr, Lucette Valensi.

ISBN : 2-912946-42-5
© EDITIONS BOUCHENE, 2002.

8° L 13868

LUCETTE VALENSI À L'ŒUVRE
une histoire anthropologique
de l'islam méditerranéen

FRANÇOIS POUILLON, AVRAM UDOVITCH,
HABIB KAZDAGHLI, JOËLLE BAHLOUL, ANDRÉ
BURGUIÈRE, JEAN-CLAUDE VATIN, ROBERT
ILBERT, ISABELLE RIVOAL, AMY SINGER,
HOUARI TOUATI, ABDELLAH HAMMOUDI,
NANCY L. GREEN, CLIFFORD GEERTZ,
GABRIEL MARTINEZ-GROS, MERCEDES
GARCIA ARENAL, HAMIT BOZARSLAN,
JOCELYNE DAKHLIA, BABER JOHANSEN.

Ouvrage publié avec l'aide du Ministère de la Recherche
et de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales



MSH 80283
EDITIONS BOUCHENE

2 - 2004



Le Centre d'Histoire Sociale de l'Islam Méditerranéen a souhaité s'arrêter le temps d'une rencontre sur une œuvre incisive, riche et, si l'on y regarde bien, étonnamment ambitieuse. Celle-ci s'est tenue à Oxford, à la Maison française, les 1^{er} et 2 avril 2000. Les participants à cette réunion étaient simplement invités à lire, à partir des recherches et des préoccupations théoriques de chacun, les textes de Lucette Valensi, pour en dire la méthode, le style, la portée théorique, la contribution en un mot, ou plutôt le ressort, dans le mouvement général de la recherche contemporaine.

Une part des textes réunis reflètent ce projet. D'autres s'y sont joints ultérieurement, pour dire de façon plus diverse, dans un esprit de «mélanges», la contribution de Lucette Valensi aux sciences sociales. Sans chercher à mobiliser la cohorte de ses amis, et sans nous limiter aux plus proches ou aux plus anciens compagnons de travail, ou aux plus connus – d'autres recueils d'hommages viendront, sans doute, en leur temps –, nous avons voulu au contraire solliciter les collègues appartenant à des cercles et des générations différents. Car il s'agissait, pour saluer convenablement Lucette Valensi, de donner les échos de son travail en dehors du monde de l'Islam méditerranéen qui constitue notre terroir primordial – vers les «lignages» de l'Europe ou les ghettos d'Occident par exemple. L'essentiel était de rassembler ici un florilège de travaux assez divers pour représenter les thèmes et points d'applications successifs de sa recherche, qui va du Maghreb aux Orient musulman, arabe et turc, et jusqu'aux minorités juives qui y sont enclavées ; d'une approche au raz du sol des paysanneries aux analyses comparatistes du monde des lettrés ; d'enquêtes érudites et de savantes éditions de textes aux synthèses théoriques sur l'identité et la mémoire sociale ; des univers de l'Islam classique jusqu'à ceux des turbulences contemporaines. Croisant toujours approches indigènes et perspectives savantes, le projet d'une anthropologie historique de l'Islam que Lucette Valensi s'est attachée à illustrer permettait de revivifier les débats de l'époque des découvertes par ceux qui nous divisent et nous unissent aujourd'hui.

LE CENTRE D'HISTOIRE SOCIALE DE L'ISLAM MÉDITERRANÉEN

TABLE DES MATIÈRES

<i>Présentation</i>	7
<i>Bibliographie de Lucette Valensi</i>	11
1. Tracés	
François POUILLON	
<i>Lucette Valensi à l'école : bio-bibliographie</i>	21
Avram UDOVITCH	
<i>La fuite en Égypte : à la manière tunisienne, au XI^e siècle</i>	37
Habib KAZDAGHLI	
<i>Faire l'histoire de la Tunisie contemporaine</i>	47
Joëlle BAHLOUL	
<i>Retour à Constantine : une expérience collective de juifs maghrébins établis en France</i>	61
André BURGUIÈRE	
<i>Fables de la mémoire : des généalogies nationales aux généalogies familiales</i>	73
Jean-Claude VATIN	
<i>La lettre d'Istanbul (réponse imaginaire du Grand Turc à Venise et la Sublime Porte)</i>	91
2. Repères	
Robert ILBERT	
<i>La Méditerranée aux lumières du présent : questions sur le cosmopolitisme</i>	105
Isabelle RIVOAL	
<i>Penser l'identité communautaire et les frontières sociales</i>	115
Amy SINGER	
<i>Transcrire les frontières de village</i>	133
Houari TOUATI	
<i>Fables de l'écrit ou comment l'Islam est devenu une culture lettrée</i>	145
Abdellah HAMMOUDI	
<i>L'intuition du Maghreb : un rêve paradoxal</i>	163
Nancy L. GREEN	
<i>Le quartier ethnique en formation et transformation : histoires, historiographies</i>	175

3. Connexions

Clifford GEERTZ <i>Le Proche-Orient en Extrême-Orient : sur l'islam en Indonésie</i>	197
Gabriel MARTINEZ-GROS <i>Emprunts et échanges : l'Occident et l'Islam</i>	215
Mercedes GARCIA ARENAL <i>Attentes messianiques au Maghreb et dans la péninsule ibérique : du nouveau sur Sabbatai Zevi</i>	225
Hamit BOZARSLAN <i>Un bienheureux malentendu : Ernest Gellner et la Turquie</i>	243
Jocelyne DAKHLIA <i>De la répétition en histoire : l'inconstance du despote</i>	257
Baber JOHANSEN <i>Mémoires collectives et histoire universelle</i>	279
Pour conclure	
Lucette VALENSI <i>Aller voir</i>	301

BIBLIOGRAPHIE DE LUCETTE VALENSI

«Les relations commerciales entre la Régence de Tunis et Malte au XVIII^e siècle», *Cahiers de Tunisie*, 1963, 43, pp. 71-83.

«Le Djebel Ousselat au XVIII^e siècle», *Cahiers de Tunisie*, 1964, 47-48, pp. 89-100.

«Esclaves chrétiens et esclaves noirs à Tunis au XVIII^e siècle», *Annales ESC*, 22 (6), 1967, pp. 1267-1288.

«Le Maghreb pré-colonial : mode de production archaïque ou mode de production féodal ?» (en coll. avec R. Gallissot), *La Pensée*, déc. 1968, pp. 57-93 ; repris dans *Sur le féodalisme*, Paris, 1971.

Le Maghreb avant la prise d'Alger (1790-1830), Paris, Flammarion, 1969 (Trad. angl., New York, 1977 ; trad. arabe : Beyrouth, 1980 ; Tunis, Cérès Productions, 1994).

«Islam et capitalisme : production et commerce des chéchias en Tunisie et en France aux XVIII^e et XIX^e siècles», *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, XVI, 1969, pp. 376-400.

«Calamités démographiques en Tunisie et en Méditerranée orientale aux XVIII^e et XIX^e siècles», *Annales ESC*, 24 (6), 1969, pp. 1540-1562.

«La conjoncture agraire en Tunisie aux XVIII^e et XIX^e siècles», *Revue Historique*, 494, avril-juin 1970, pp. 321-336.

«Le règne d'Hammouda Pacha dans la chronique d'Ibn Abi-Diyaf» (en coll. avec M. Ben Smail), *Cahiers de Tunisie*, 73-74, 1971, pp. 87-108.

«Mouvement ouvrier et mouvement national en Tunisie en 1936-1938», in *Mouvements nationaux d'indépendance et classes populaires aux XIX^e et XX^e siècles en Occident et en Orient*, Paris, A. Colin, 1971, pp. 295-305.

«Le mot Nègre dans les dictionnaires français d'Ancien Régime : histoire et lexicographie» (en coll. avec S. Delesalle), *Langue Française*, 1972.

«Anthropologie économique et histoire : l'œuvre de Karl Polanyi», [dossier «Pour une histoire anthropologique : la notion de réciprocité»], *Annales ESC*, 29 (6), 1974, pp. 1311-1319.

«Consommation et usages alimentaires en Tunisie aux XVIII^e et XIX^e siècles», [numéro spécial «Histoire de la consommation»], *Annales ESC*, 30 (2-3), 1975, pp. 606-609.

Le quartier ethnique en formation et transformation : histoires, historiographies

Nancy L. GREEN
EHESS, Paris

Prenez Cordoue, par exemple. Comparé à son extraordinaire mosquée-devenue-cathédrale, le propos peut paraître banal : les pierres témoignent des changements sociaux, culturels, ou religieux. De tout temps, le social est inscrit dans le bâti. Les quartiers de l'époque contemporaine ne dérogent pas à cette règle, seulement les «invasions» et «conquêtes» de territoires urbains de nos jours sont, pour la plupart, pacifiques. Ce qui ne veut pas dire que les tours de Babel de nos villes sont exempts de tensions. Lucette Valensi a insisté à maintes reprises sur le mélange d'amitié et d'hostilité, de confiance et de suspicion, de collaboration et de compétition qui règlent les relations inter-culturelles¹. Les «quartiers ethniques» se forment au carrefour des relations entre groupes et traduisent des migrations dans l'espace. A l'inverse, l'histoire des migrations se lit à travers la croissance et le déclin des lieux d'implantation. «Implantation» n'est pas un terme trop fort pour un concept – le «quartier ethnique» – qui résume à la fois concentration culturelle et installation voire intégration dans un nouveau pays.

Le *ghetto* de Louis Wirth est devenu l'emblème de l'imaginaire français des quartiers ethniques américains. Ce phénomène de quartiers aux concentrations culturelles visibles n'est pas étranger à la France², bien qu'il ait été plus étudié aux États-Unis. Le livre de Wirth a été le premier à suggérer une analyse générale. Si son ouvrage, comme les travaux de l'École

1. Lucette Valensi, «La tour de Babel : groupes et relations ethniques au Moyen-Orient et en Afrique du Nord», *Annales ESC*, juillet-août 1986, 4, pp.817-838; Lucette Valensi et Abraham Udovitch, *Juifs en terre d'Islam : Les communautés de Djerba*, Paris, Éditions des archives contemporaines et Glasgow, Gordon & Breach, 1984, pp.121-122.

2. Pour la France, voir en particulier, la collection des Éditions Autrement sous la direction d'Émile Témime et Pierre Milza, *Français d'ailleurs, peuple d'ici : Marseille Transit, Le Nougat des Italiens, La Rue des Rosiers*, etc.; ainsi que, par ex., Annie Benveniste, *Le Bosphore à la Roquette : La communauté judéo-espagnole à Paris, 1914-1940*, Paris, L'Harmattan, 1989; Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, Paris, Éditions ouvrières, 1966; Véronique De Rudder et Michèle Guillon, *Autochtones et immigrés en quartier populaire, Du marché d'Aligre à l'Îlot Clédon*, Paris, L'Harmattan, 1987; Michèle Guillon et Isabelle Taboada-Leonetti, *Le Triangle de Choisy, Un quartier chinois à Paris*, Paris, L'Harmattan, 1986; Martine Hovanesian, *Le lien communautaire : Trois générations d'Arméniens [Issy-les-Moulineaux]*, Paris, Armand Colin, 1992. Deux classiques pour les États-Unis sont : Herbert Gans, *The Urban Villagers, Group and Class in the Life of Italian Americans* [1962], New York, The Free Press, 1965; Nathan Glazer et Daniel Patrick Moynihan, *Beyond the Melting Pot, The Negroes, Puerto Ricans, Jews, Italians and Irish of New York City*, Cambridge, MIT Press, 1963.

de Chicago, est quelque peu daté aujourd'hui, *Le ghetto* reste précieux comme une première tentative de comprendre la tendance à l'agglomération des nouveaux venus dans la ville¹. Wirth nous rappelle combien la notion même de ghetto est double, désignant un espace qui, s'il est imposé aux juifs au Moyen Âge, est également un lieu de protection. Son versant contemporain va également réunir des éléments à la fois de contrainte (économique) et de choix (socio-culturel). C'est l'aspect positif de l'entre-soi des agrégats volontaires que souligne Wirth.

Néanmoins, la vision quelque peu organique de Wirth (comparant les ghettos à des communautés végétales, selon le modèle de l'écologie humaine de l'École de Chicago²) doit être revue à travers l'histoire sociale. Une analyse de la formation des quartiers ethniques doit être complétée par celle de leur disparition. Wirth reconnaît lui-même combien les quartiers d'immigrés se transforment selon une loi de succession quasi naturelle, les uns remplaçant les autres dans un même espace³. Wirth insiste surtout sur les départs, ce qu'Alain Faure appelle l'«essaimage» dans la ville⁴. Or, ce que Wirth voit comme renouvellement des quartiers primaires a été souvent vécu sur le mode du déclin et non exempt de tensions intra- et interethniques. Je propose de réexaminer les quartiers à travers leur cycle de vie. Les quartiers sont des phénomènes historiques aussi bien qu'historiographiques.

1. Louis Wirth, *Le ghetto* [1928], Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980. Cf. Nancy L. Green, «Le ghetto revisité: Les quartiers juifs américains et leur au-delà», in Chantal Bordes-Benayoun (éd.), *Les juifs et la ville*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, pp.283-296. Tandis que l'École de Chicago a retrouvé un nouveau souffle en France depuis deux décennies – voir notamment Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Seuil, 2001; Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, dirs., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier Montaigne, 1984 et 1990; et Pierre Tripier, introduction de William Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*, Paris, Nathan, 1998 – cf. des critiques américaines: John Higham, *Send These to Me, Jews and Other Immigrants in Urban America*, New York, Atheneum, 1975, pp. 214-217; Peter Kivisto, «The Transplanted Then and Now: The Reorientation of Immigration Studies from the Chicago School to the New Social History», *Ethnic and Racial Studies*, 13 (4), oct. 1990, pp.455-481; Stov Persons, *Ethnic Studies at Chicago, 1905-45*, Urbana, University of Illinois Press, 1987; Dennis Smith, *The Chicago School: A Liberal Critique of Capitalism*, New York, St. Martin's Press, 1988. Voir également Kathleen Neils Conzen, «Immigrants, Immigrant Neighborhoods, and Ethnic Identity: Historical Issues», *Journal of American History*, 66 (3), décembre 1979, pp.603-615; et Nicole Haumont, (éd.), *La ville, Agrégation et ségrégation sociales*, Paris, L'Harmattan, 1996.

2. Wirth, p. 291. Sur l'approche écologique des migrations, voir René Duchac, *La Sociologie des migrations aux États-Unis*, Paris, La Haye, Mouton, 1974; et, plus récemment l'article intéressant de Catherine Rhein, «Le ghetto de Louis Wirth: forme urbaine, institution et système social», *The Ghetto (1928)*, in Bernard Lepetit et Christian Topalov (éds.), *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001, pp. 111-149.

3. Wirth, pp.233-238. Wirth utilise le terme «invasion» quand il s'agit de Noirs, bien qu'il voit cette dernière succession résidentielle comme étant aussi naturelle que les précédentes.

4. Alain Faure, «Comment devenait-on Parisien? La question de l'intégration dans le Paris de la fin du XIX^e siècle», in Jean-Louis Robert et Danielle Tartakovsky (éds.), *Paris le peuple XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, pp. 37-57, p. 48.

Il s'agit d'allier ici histoire sociale et réflexion historiographique – deux approches au cœur de la démarche de Lucette Valensi – pour saisir les deux aspects de leur identité – création et disparition – et comprendre comment des quartiers ethniques américains se sont transformés, dans les pierres et dans les esprits, depuis un siècle.

D'une histoire sociale de la concentration

L'inscription des immigrés et de leurs enfants dans la ville croise l'histoire urbaine et l'histoire sociale. Comment comprendre la constitution d'un espace défini à la fois par son lieu géographique et son caractère social et culturel? La causalité est complexe. De Paris à Buenos Aires, de Manhattan à Londres, où que les immigrés se retrouvent, ils se regroupent. Des quartiers juifs aux Chinatowns multiples, des rues où l'on entend l'italien aux corons polonais, dans les proportions plus ou moins grandes, en fonction du bâti disponible, les immigrés sont grégaires.

Dans un premier terrain sur le «Pletzl» de Paris – le quartier des immigrés juifs à Paris au début du XX^e siècle – j'ai pu analyser les origines diverses de cette tendance à l'agglomération¹. On explique souvent les migrations juives par l'errance – une tendance profonde de longue durée – les renvoyant ainsi à une expérience historique unique. Or, l'insertion des Juifs dans la ville, comme celle d'autres groupes, relève autant de phénomènes migratoires généraux que d'une spécificité incomparable. L'émigration de masse des Juifs d'Europe de l'Est vers Paris à partir de la fin du XIX^e siècle est le résultat non seulement d'une longue histoire de persécutions, mais aussi de la conjoncture spécifique au carrefour des transformations socio-économiques de la Russie tsariste, de la dispersion plus générale des migrations de masse de l'est vers l'ouest à cette époque, et de la situation économique, culturelle et politique qui attirait des immigrés de toutes sortes vers la ville des Lumières. L'emplacement exact s'enracine dans l'histoire urbaine et les fortunes changeantes des quartiers besogneux du centre du vieux Paris au moment de l'arrivée des nouveaux venus.

Surtout, la formation de telles concentrations urbaines n'est pas l'apanage d'un seul groupe. L'histoire sociale de toutes les migrations est faite de séparations et de retrouvailles, d'exodes ruraux et villageois ou de pérégrinations par étapes qui reconstruisent un semblant de chez soi ailleurs. La théorisation des réseaux (*networks*) et des chaînes migratoires a permis de mieux conceptualiser le fonctionnement du bouche-à-oreille, des lettres et d'autres moyens de dissémination de l'information qui sont les rouages

1. Nancy L. Green, *Les travailleurs immigrés juifs à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1985. Voir également Jeanne Brody, *La rue des Rosiers: Une manière d'être juif*, Paris, Autrement, 1995.

2. J.S. et L. Maedonald, «Chain Migration, Ethnic Neighborhood Formation and Social Networks», *The Milbank Memorial Fund Quarterly*, 42 (1), jan. 1964, pp. 82-96; Leslie Page Moch, *Moving Europeans: Migration in Western Europe Since 1650*, Bloomington, Indiana

par lesquels l'oral ou l'écrit incitent au mouvement et au regroupement. Les réseaux aident à analyser la formation des quartiers dans le temps (l'acte d'émigration) comme dans l'espace (lieux de résidence comme ceux du travail ou d'associations de tous genres). La notion de communauté, elle, cherche à comprendre les interactions et voir comment des individus se réunissent en groupes reconnaissables et auto-définis (mais pas forcément homogènes ou invariants)¹.

Le quartier ethnique se construit par étapes. La première étape est autant fonctionnelle que culturelle. Les compatriotes servent de passeurs d'information; familles comme entrepreneurs «recrutent» à travers des lettres, des guides, des articles dans la presse du pays. L'entraide n'est jamais parfaite (les plus anciens se plaignent des nouveaux arrivés et vice-versa), mais elle fait circuler les bonnes adresses, constitue des bourses de travail ou des agents immobiliers informels. A ce stade il s'agit de répondre aux besoins les plus immédiats; à qui s'adresser sinon à la cousine ou au frère de la voisine d'autrefois, déjà parti, déjà installé.

La deuxième étape est plus longue et gravite, comme toute sociabilité, autour de deux formes: l'une informelle, l'autre plus construite de «pratiques d'appropriation symbolique»². Le quartier devient ici lieu de rencontres, lieu d'échanges. Cafés, restaurants, épiciers et autres bancs et places publiques sont les premiers espaces investis, détournés, accaparés, transformés au fur et à mesure d'une clientèle changeante. Mais ces retrouvailles et ces nouvelles connaissances sont rapidement consolidées par la lente création de petites sociétés, d'organisations multiples ancrées dans le périmètre flou des rues investies par les nouveaux venus. L'espace de la concentration devient ensuite un aimant pour ceux qui n'y habitent pas. La presse immigrée, les bals et les clubs, les synagogues ou les églises, voire des sections syndicales et des regroupements politiques reconstitués en exil forment la base d'une consolidation qui affirme le caractère spécifique d'un quartier. Il ne faut même pas une concentration majoritaire. Une forte proportion de boîtes aux lettres aux consonances nouvelles, de commerces ou de boulangeries, et d'autres lieux hautement visibles marquent l'espace³.

University Press, 1992; Maurizio Gribaudi, *Itinéraires ouvriers, Espaces et groupes sociaux à Turin au début du XX^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987; Jacques Poloni-Simard, *La mosaïque indienne. Mobilité, stratification sociale et métissage dans le corregimiento de Cuenca (Équateur) du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2000; Paul-André Rosental, *Les Sentiers invisibles. Espace, familles et migrations dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999.

1. Ce que Pierre Bouvier appelle des «ensembles populationnels cohérents», résultant d'endoréismes enfouis ou de construits pratico-heuristiques contemporains. Pierre Bouvier, *La Socio-anthropologie*, Paris, Armand Colin, 2000. Voir également «Communauté et/ou Ensemble populationnel», numéro thématique de *Socio-Anthropologie*, n°2, 2^e semestre 1997.

2. Bernard Lepetit, «Proposition et avertissement», in Jacques Boltin et Donatella Calabi, dir., *Les étrangers dans la ville*, Paris, Éditions de la MSH, 1999, p. 14.

3. Guillon et Taboada-Leonetti, *Le Triangle de Choisy*.

Des archives communautaires, des documents préservés d'associations petites et grandes ont souvent laissé des traces pour les historiens. Ils peuvent noter, scruter, voire mythifier leur propre reconstitution des quartiers du passé.

Quartiers historiques, quartiers historiographiques

Ainsi, si l'on peut facilement comprendre cette construction fonctionnelle et affective du regroupement des immigrés dans les quartiers modestes des grandes villes, qu'en est-il de la découverte de ces «communautés» à travers les études migratoires des dernières deux ou trois décennies? En d'autres termes, comment ces «quartiers ethniques» ont-ils été construits non seulement par les immigrés eux-mêmes mais aussi par leurs historiens, voire par la mémoire de ceux qui les ont quittés?

Le tournant de la nouvelle histoire sociale des années 1960-1970 va de pair avec un questionnement sur l'État-nation, qui, entre autres, voit se multiplier des études centrées sur les sous-groupes constitutifs de la société. Communautés et groupes autrefois invisibles sont mis en avant dans de nouveaux récits nationaux grâce à des questions nouvelles. Languedociens ou Bretons ici, Juifs ou Italiens là, les entités infra-étatiques prennent leur place dans une historiographie renouvelée. Herbert Gutman et Michelle Perrot, chacun de leur manière, innovent en montrant la place importante des immigrés au sein d'une histoire ouvrière elle-même trop monolithique¹. La nouvelle histoire sociale de l'immigration trouve ses sources dans cette mise en cause d'une histoire ouvrière lissée. En France, un colloque à Montpellier en 1972 fait un premier point sur l'immigration en France. Jean-Claude Bonnet, Serge Bonnet, René Gallissot, Émile Témime, Rolande Treppe et d'autres sont les précurseurs d'une réflexion sur l'apport des immigrés à la France contemporaine. Il s'agit encore d'une histoire ouvrière, mais d'une histoire ouvrière où la notion de classe est déjà contestée par celle de ses parties constitutives².

Aux États-Unis, cette nouvelle histoire se construit en formulant des reproches explicites à deux types d'études considérées désormais comme désuètes: soit le «filiopietisme» communautaire d'une génération précédente, structuré autour des grands hommes de l'immigration et de leurs succès au

1. Herbert Gutman, *Work, Culture, and Society in Industrializing America, 1815-1919*, New York, Alfred A. Knopf, 1976; Michelle Perrot, «Les rapports des ouvriers français et des étrangers (1871-1893)», *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*, 12, 1960, pp. 4-9.

2. Georges Dupeux, «L'immigration en France de la fin du XVIII^e siècle à nos jours», pp. 161-174, in Commission internationale d'histoire des mouvements sociaux et des structures sociales, *Les Migrations internationales de la fin du XVIII^e siècle à nos jours* [actes du colloque de 1972], Paris, Éditions du CNRS, 1980; cf. Gérard Noiriel, *Le creuset français: Histoire de l'immigration XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1988. La problématique de classe et communauté est explicite, par ex., Alan Dawley, *Class and Community: The Industrial Revolution in Lynn*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1976; Green, *Les travailleurs immigrés juifs*.

sein de la société américaine ; soit, le contraire, une analyse non pas héroïque mais par trop larmoyante, caractérisée par l'ouvrage néanmoins classique d'Oscar Handlin, *The Uprooted*. L'auteur est critiqué pour avoir centré son analyse sur l'aliénation induite par un déracinement radical du milieu rural européen au cadre urbain américain¹. Or, les nouvelles études sur les communautés cherchent à montrer, justement, comment les immigrés ont pu s'adapter aux conditions du Nouveau Monde. Non pas abattus par le destin, les immigrés sont désormais vus comme acteurs de leur propre intégration à travers leurs ressources familiales et communautaires. Ils ont suivi l'évolution historiographique plus générale, allant de la mise en avant des structures oppressantes, soubassement de l'analyse (pessimiste) d'Handlin, à une *agency* plus active et optimiste.

Ainsi naquit «la communauté», pourrait-on dire *a posteriori*. L'évolution des recherches sur l'histoire de l'immigration (nullement linéaire, même aux États-Unis²) et de ses lieux de mémoire est autant le fruit d'une réalité historique bien saisissable que d'une construction historiographique qui cherche à faire ressurgir ces lieux «perdus». Les historiens des migrations ont donc montré comment les organisations diverses – religieuses, mais aussi culturelles, syndicales, ou politiques – ont pu œuvrer pour défendre les intérêts des leurs. Cette mise en avant des quartiers de l'immigration correspond, dans les années 1970-1980, à une «mise en histoire» qui a pu rejoindre une certaine nostalgie de la part des (anciens) habitants eux-mêmes. Les ouvrages sur les communautés ont formé non seulement la matière de construction historiographique du champ migratoire mais aussi des pierres des lieux de mémoire. La «renaissance ethnique» aux États-Unis, et en moindre mesure la notion du «droit à la différence» en France, alimentera une mise en mémoire faite de musées et de monographies³. Le vieux quartier (historique) a disparu, vive le vieux quartier (historiographique).

Frontières floues ou les limites d'un concept

Les études sur les communautés d'immigrés sont loin d'être épuisées de nos jours. Elles forment, collectivement, des éléments fondamentaux de toute réflexion sur l'immigration de masse. Le récit des départs, des voyages, des arrivées, des tribulations de l'installation semble une trope nécessaire⁴.

1. Oscar Handlin, *The Uprooted* [1951], Boston, Little, Brown and Co., 1973 ; Rudolph J. Vecoli, «Contadini» in Chicago, A Critique of *The Uprooted*, *Journal of American History*, 54, 1964, pp. 404-17.

2. Nancy L. Green, «L'immigration en France et aux États-Unis, Historiographie comparée», *Vingtième siècle*, 29, janv.-mars 1991, pp. 67-82.

3. Voir notamment le travail inégalé de repérage d'archives entrepris par l'association Génériques depuis 1989.

4. Voir, par exemple, les revues les plus importantes, qui d'ailleurs allient études thématiques, trans-culturelles et comparatives avec études de cas / communautés : *Journal of American Ethnic History*, *Revue européenne des migrations internationales*, *Hommes et migrations*.

Or, les communautés et leurs études ont des limites, à la fois historiques et historiographiques. On pourrait en délimiter au moins trois : le problème de la définition, la question des relations interethniques, et, enfin, les transformations sociales de l'espace.⁵

L'expression de «quartier ethnique», telle qu'elle est communément utilisée aux États-Unis, n'est pas un ghetto, ni au sens ancien ni au sens contemporain de sa définition¹. Toute notion de contrainte est absente du concept. Ne subsiste qu'une vague idée de concentration volontaire, plus ou moins consciente. En outre, le terme comporte deux éléments. Géographie et identité sont des phénomènes distincts, le premier impliquant des rencontres basées sur le lieu, le deuxième pouvant se former d'individus physiquement séparés dans l'espace mais unifiés par des intérêts communs. Selon que l'on choisit d'analyser le lieu ou le groupe, l'objet change. Le quartier n'est jamais à cent pour cent juif, italien, noir, ...² *A contrario*, le phénomène de concentration, aussi marqué soit-il, ne concerne jamais tout le monde. Il n'y a pas un seul «Chinatown» à Paris ; malgré le Lower East Side à New York, des immigrés juifs sont allés jusqu'à Saint Louis ou à Johnstown³. Néanmoins, il s'agit de s'interroger au croisement de ces deux critères. Comme le disait Bernard Lepetit, «d'un côté le spatial n'explique pas le social, et de l'autre, à l'inverse, le spatial et le social s'associent»⁴.

Est-il dès lors étonnant de voir que les *frontières* du quartier ethnique sont floues ? Dans les sources écrites comme dans la mémoire et l'histoire orale, les définitions des quartiers sont rarement unanimes. Pour un tel, le quartier s'arrête à sa rue, pour d'autres c'est quatre rues plus loin. «La géographie devient une fonction subjective... Toute autre rue ou quartier est décrite ou sa distance calculée en fonction de sa proximité avec [le quartier de référence]»⁵. Le Chinatown de New York est fait de cercles concentriques,

1. Le terme n'est utilisé de nos jours que pour les quartiers noirs défavorisés des centre-villes. Sur les débats concernant la terminologie du «ghetto» et la difficile comparaison entre les cas américain et français, voir, Loïc Wacquant, «Banlieues françaises et ghetto noir américain : De l'amalgame à la comparaison», *French Politics and Society*, 10, 4, automne 1992, pp. 81-103 ; *idem*, «Pour en finir avec le mythe des cités-ghettos», Les différences entre la France et les États-Unis, *Annales de la Recherche Urbaine*, 52, sept. 1992, pp. 20-30. Cf. Sophie Body-Gendrot, *Ville et violence*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, et les travaux de Véronique de Rudder.

2. Voir, p.ex., David Ward, *Cities and Immigrants, A Geography of Change in 19th-Century America*, Oxford University Press, 1971, chap. 4 ; Gary R. Mormino et George E. Pozzetta, *The Immigrant World of Ybor City: Italians and Their Latin Neighbors in Tampa, 1885-1985*, Urbana, University of Illinois Press, 1987.

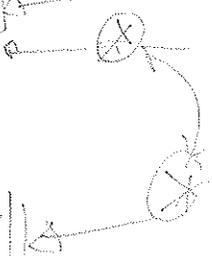
3. Walter Ehrlich, *Zion in the Valley, The Jewish Community of St. Louis*, Columbia, University of Missouri Press, 1997 ; Ewa Morawska, *Insecure Prosperity. Small-Town Jews in Industrial America, 1890-1940*, Princeton, Princeton University Press, 1996.

4. Lepetit, *op. cit.*, p. 13.

5. Jeanne Brody, in Nancy L. Green, Annie Benveniste, Jeanne Brody, Sandrine Tasmadjian (Groupe de recherche Travail et Quartier), «Les quartiers parisiens de l'industrie de l'habillement et les relations pluri-ethniques», rapport, Ministère de la Culture (MIRE), 1987, p. 76 ; voir *ibid.*, p. 74 sq., «Le quartier comme construction subjective».



① La définition



la concentration ethnique s'amenuisant vers l'extérieur¹. Pour certains, la définition du Marais est un haut lieu du judaïsme parisien, pour d'autres c'est un centre de la communauté gay, pour d'autres, Guide Michelin à la main, c'est un quartier historique du vieux Paris. Ce quartier est tout cela à la fois, selon la hauteur du regard (boutiques ou corniches de construction), l'heure de fréquentation (nocturne/diurne) ou la portion de rue concernée.

L'identité culturelle et la définition même du quartier tiendraient-elles donc seulement au regard ? Pour Aline Benain, le Pletzl n'existe pas, ou, tout au moins, il n'est pas définissable. Statistiques et analyses démographiques et géographiques à l'appui, elle montre combien ses contours ont toujours été indécis : le quartier n'a jamais représenté la totalité des immigrés juifs à Paris, il n'a jamais été un ghetto étanche, et il est autant une construction de la littérature, voire des chercheurs et de la mémoire juive de Paris². Le quartier ethnique présenterait donc une faiblesse inhérente : tout membre du groupe n'y réside pas ; et il n'y a pas que des membres du groupe qui y résident. Le flou des frontières, physiques comme mémorielles, ainsi qu'une déconstruction intellectuelle de la notion du quartier interrogent le sens même des concentrations de groupes et de leur représentativité.

Ce constat va de pair avec une double réflexion sur l'unicité supposée des quartiers ethniques. Les relations sociales infra- et supra-communautaires ne sont ni forcément harmonieuses ni monolithiques. On se dispute parmi les siens, on a des relations quotidiennes de diverses sortes avec les autres. La différenciation interne, d'abord, est de caractère multiple³. Tout en se regroupant pour partager le passé et le présent, les immigrés reproduisent leurs disputes d'antan et en trouvent d'autres. Différends politiques, stratification sociale interne, et, bien entendu, identités «infra-ethniques» (Italiens du Nord, Italiens du Sud, Juifs de la Galicie, Juifs de la Lituanie) divisent autant qu'ils unissent, ce qu'un auteur appelle la «scission mitotique des congrégations»⁴. Bundistes versus sionistes parmi les Juifs, mangeurs de pâtes versus amateurs de risotto parmi les Italiens, dialecte cantonais versus mandarin chez les Chinois L'ethnicisation – vers «une» identité – juive, italienne, chinoise – est en elle-même un processus qui découle de la traversée des frontières étatiques⁵.

1. Min Zhou, *Chinatown: The Socioeconomic Potential of an Urban Enclave*, Philadelphia, Temple University Press, 1992 ; Peter Wong, *The New Chinatown*, New York, Noonday Press, 1987.

2. Aline Benain, «Questions d'espace : lieux, géographie et qualification du travail chez les yiddishophones parisiens (1880-1939)», *Archives juives*, 33 (2), 2000, pp. 37-46. La présentation de ses travaux au cours du séminaire de recherche «Les Juifs et l'espace» à l'EHESS le 11 février 1999 a provoqué un heurt entre l'historienne et un auditeur libre qui n'admettait pas la mise en doute de son vécu/mémoire d'enfance du quartier.

3. P. ex., Wirth, pp. 195-202 ; Rudolph J. Vecoli, «The Formation of Chicago's 'Little Italies'», *Journal of American Ethnic History*, 2 (2), printemps 1983, pp. 5-20.

4. Henry L. Feingold, «Local versus Broad-gauged History», *Journal of American Ethnic History*, 18 (3), printemps 1999, p. 149.

5. Fredrik Barth, «Les groupes ethniques et leurs frontières» [1969] in Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fenart (éds.), *Théories de l'ethnicité*, Paris, Presses Universitaires de France,

En outre, quartiers «juifs», «italiens» ou «chinois», même différenciés ne sont jamais hermétiquement clos par les murs médiévaux. Non seulement les frontières sont conceptuellement floues, elles sont physiquement perméables. Les uns partent, d'autres arrivent. Comme l'ont écrit, il y a un quart de siècle, Howard Chudacoff et Judith Smith :

«Le ghetto amortissait le choc de la migration et préparait les immigrants pour une fusion avec la culture américaine. Mais la plupart [des ghettos] n'étaient ni aussi stables ni aussi monolithiques que la plupart imaginait. Une mobilité résidentielle importante maintenait un flux constant. Rarement un seul groupe constituait la majorité des résidents... [Les quartiers] semblaient stables seulement parce que ceux qui entraient et ceux qui partaient étaient de la même nationalité.»¹

Le territoire de la ville contemporaine est bigarré. Au-delà du premier noyau familial, le premier cercle collectif est l'immeuble. Pour certains, le «ghetto» peut être à l'échelle du palier ou de l'immeuble, mais, pour la plupart des groupes, ces lieux du quartier sont déjà mixtes, à proportions variables. Même si l'immeuble fait fonction de «tribu proche», on entre vite dans la sphère publique. Quand les appartements sont trop exigus, trop bruyants, on s'échappe vers la rue, première école des enfants. Dans son chef-d'œuvre sur le quartier immigré juif de New York au début du XX^e siècle, Henry Roth a mis en scène non seulement le Lower East Side en tant que quartier juif, mais aussi la mixité qui y régnait². Les différents dialectes et leurs sonorités spécifiques – magistralement rendus par l'écriture de Roth – reflètent une tour de Babel où les rapports inter-ethniques sont de différents ordres : échanges de services ; échanges d'informations concernant religions ou coutumes ; mais aussi échanges d'injures³. Expressions d'amitiés et de solidarité peuvent côtoyer celles de méfiance voire de bagarres. En somme, les «quartiers ethniques», même les plus «historiques», sont aussi des quartiers pluriethniques pour peu que l'on prête plus d'attention à la distribution de l'espace interne⁴.

En plus, les relations avec les autres sont fonction de mouvements

1995 ; Kathleen Conzen, et al. «The Invention of Ethnicity, A Perspective from the U.S.A.», *Journal of American Ethnic History*, 12 (1), automne 1992, pp. 3-41 ; Joshua A. Fishman (éd.), *The Rise and Fall of the Ethnic Revival*, Berlin, Mouton Publishers, 1985 ; Eric Hobsbawm et Terence Ranger, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

1. Howard P. Chudacoff et Judith E. Smith, *The Evolution of American Urban Society* [1975], 3^e éd., Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1988, p. 136.

2. Henry Roth, *L'or de la terre promise* [1934], traduit par Alain Albert et Lisa Rosenbaum, Paris, Grasset, 1968.

3. Cf. Valensi, «La tour de Babel», *op. cit.* ; Faure, *op. cit.*

4. Par ex., Jean-Claude Toubon et Khelita Messamah, *Centralité immigrée : le quartier de la Goutte d'or, Dynamiques d'un espace pluri-ethnique : succession, compétition, collocation*, Paris, L'Harmattan, CIEMI, 1990 ; Annie Benveniste et Laurence Podselver, «From Neutrality to Visibility : The Jewish Community of Sarcelles», in Gary Gumpert et Susan J. Drucker (éds.), *The Huddled Masses, Communication and Immigration*, Cresskill, New Jersey, Hampton Press, 1998, 243-262.

quotidiens au-delà du quartier, à travers la ville. Les uns quittent le quartier de jour pour aller travailler ailleurs; d'autres viennent le temps de la journée se joindre aux immigrés, afin de les éduquer, surveiller, ou contrôler. Les enseignants, les travailleurs sociaux, voire les co-ethniques intégrés d'autres quartiers viennent en visite, formant une avant-garde d'un ailleurs qui n'est jamais très loin.

Limitée par la possibilité de lui attribuer des frontières physiques ou intellectuelles précises, confrontée à une mixité interne et une perméabilité de ses contours, la notion de quartier ethnique perdure néanmoins. Voici la force d'un nominalisme qui s'accroche aux symboles, à la mémoire et à une certaine concentration d'individus. D'où vient cette ténacité et une «visibilité» qui fait fi des statistiques et des analyses? Elle est doublement faite de commerces et de représentations symboliques. Définir un quartier procède moins d'un comptage précis de ses habitants ou une bordure bien définie de ses rues. On «voit» la composition sociale d'un lieu souvent au figuré comme au propre à la lumière de quelques enseignes aux signes et aux significations fortes¹. Le terme «quartier ethnique» a justement remplacé celui de ghetto à cause d'une labilité plus grande, moins réifiée. Comme tout concept, il existe malgré ses limites, mais grâce à un nominalisme utile. Et l'on ne va jamais parler de quartiers ethniques autant qu'après leurs transformations.

Disparitions/Transformations

La dé-construction des quartiers ethniques n'est pas seulement d'ordre épistémologique. Le glas sonne au rythme des départs et des nouvelles arrivées. Des quartiers, ethniquement parlant, disparaissent, montrant d'ailleurs la rupture profonde entre le spatial et le social. Et le social reprend ses droits quand l'identité du quartier est en transmutation. Nulle doute sur les identités des uns et des autres lorsqu'il s'agit de défendre un territoire. Pour le défendre il faut le nommer. Le «quartier ethnique» est très barthien², et ses habitants et ses historiens vont dégager son identité d'autant plus clairement qu'elle est menacée de disparition.

La fin est moins disparition que transformation, renouvellement, et l'on doit analyser les causalités proposées du «déclin» des quartiers. Revenons sur les deux éléments qui façonnent l'usage de l'espace par les groupes: l'infrastructure elle-même et les flux migratoires. La ville propose des espaces, les nouveaux venus choisissent leurs lieux d'implantation. La ville offre ses cadres bâtis, ses quartiers aux bas loyers, et des réseaux d'immigrés échangeant des informations. Entre contraintes et choix, il n'est pas étonnant

(1) Cf. Judith Rainhorn et Claire Zalc, «Commerce à l'italienne, Immigration et activité professionnelle à Paris dans l'entre-deux-guerres», *Le Mouvement social*, 191, avril-juin 2000, pp. 49-68.

(2) Barth, «Les groupes ethniques», *op. cit.*

que les immigrés pauvres se dirigent vers les quartiers modestes, voire délabrés. Les immeubles ne sont pas forcément les plus vieux – quartiers nouveaux, pour budgets modestes, peuvent également devenir le site de regroupement, comme pour le Triangle de Choisy à Paris¹ – mais le prix doit être abordable.

Ainsi, par vagues successives, des immigrés sont attirés vers les mêmes lieux. Le Lower East Side new-yorkais, majoritairement juif et italien au début du XX^e siècle en est devenu chinois à la fin du siècle. De même, l'East End de Londres, autrefois juif, est plutôt pakistanais aujourd'hui. Le Pletzl de Paris, lui, a vu l'arrivée d'au moins trois cohortes distinctes de Juifs depuis les années 1870: Juifs alsaciens, Juifs de l'Europe de l'Est, ceux venant d'Afrique du Nord; Belleville est passé des Juifs ashkénazes aux Juifs sépharades puis aux Nord-africains et aux Chinois dans l'espace de trois quarts de siècle². Les pâtisseries spécialisées cohabitent un certain temps jusqu'à ce que les uns partent et d'autres – gens et gâteaux – prennent leur place.

Le changement provient d'un *double mouvement*³, mais toute la question réside dans la façon dont ce va-et-vient – au sens propre du terme – est analysé. Quel poids est donné aux départs ou aux arrivées? Quelle prétendue hiérarchie des faits sert à interpréter les déménagements? Les explications des changements sociaux des quartiers – comme les théories concernant les migrations de manière plus large⁴ – semblent partagées entre le *push* et le *pull*. Ou bien les anciens habitants partent parce qu'ils y sont poussés: par le déclin de l'infrastructure, la rénovation urbaine, et/ou l'arrivée de nouveaux habitants non agréés (racisme) ou bien parce qu'ils sont attirés par de nouveaux lieux, mieux lotis, dont l'accès est rendu possible grâce à une certaine mobilité sociale. Éléments culturels, économiques, voire politiques sont combinés dans ces dispersions vers des «aires de deuxième résidence», selon le terme de Wirth⁵.

Les vagues d'habitants se chevauchent, non sans tensions, et, depuis une vingtaine d'années dans la littérature, le laboratoire classique pour analyser ce phénomène s'est déplacé. Il ne se situe plus dans les années 1920 étudiées par Wirth, mais dans les années 1960-1970 dans les grandes villes

1. Guillon et Taboada-Leonetti, *Le Triangle de Choisy*, *op. cit.*

2. Charlotte Roland, *Du ghetto à l'Occident, Deux générations yiddiches en France*, Paris, Éditions de Minuit, 1962; Patrick Simon et Claude Tapia, *Le Belleville des Juifs tunisiens*, Paris, Éditions Autrement, 1998.

3. Cf. Wirth, pp. 233-238.

4. Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002.

5. Par ex., Deborah Dash Moore, *At Home in America, Second Generation New York Jews*, New York, Columbia University Press, 1981; Donna Gabaccia, «Little Italy's Decline: Immigrant Renters and Investors in a Changing City», in David Ward et Olivier Zunz (éds.), *The Landscape of Modernity*, New York, Russell Sage Foundation, 1992, pp. 235-251.

américaines, quand des quartiers juifs se transforment en quartiers noirs dans les centre-villes. Le phénomène n'est pas sans précédent¹. Mais sa vitesse et son ampleur ont frappé les esprits à l'époque, et trente ans plus tard, on se penche toujours sur les causes de ce mouvement. Les explications sont multiples et parfois contradictoires. Elles mêlent théories socio-économiques et mémoire/nostalgie dans un effort pour comprendre un phénomène à la fois urbain, migratoire, et social.

Juifs et Noirs au centre-ville

Une visite guidée des quartiers juifs anciens et actuels de la ville de Détroit est éclairante². On montre d'un grand geste de la main les lieux qui n'existent plus, en faisant appel à l'imagination. « Ici se trouvait la première synagogue de la ville » : il reste une plaque commémorative, l'immeuble n'y est plus. « Ici c'était la grande rue centrale de la vie du quartier (Hastings Street). » Aujourd'hui, la rue même n'existe plus, ayant été recouverte par une voie express. Ailleurs, les bâtiments perdurent, mais ils ont changé d'usage, des synagogues sont devenues des églises. Les pierres d'angles témoignent de la réutilisation de l'espace : inscription en hébreu et/ou en anglais (plus rarement en yiddish) puis celle concernant la « re-fondation » de l'immeuble en église³.

1. Jeffrey Gurock, *When Harlem was Jewish, 1870-1930*, New York, Columbia University Press, 1979 ; Israel Rubin, *Satmar, An Island in the City*, Chicago, Quadrangle Books, 1972. Voir également Paul Berman (éd.), *Blacks and Jews: Alliances and Arguments*, New York, Delacorte Press, 1994 ; Hasia Diner, *In the Almost Promised Land: American Jews and Blacks, 1915-1935*, Westport, Greenwood Press, 1977 ; Murray Friedman, *What Went Wrong? The Creation and Collapse of the Black-Jewish Alliance*, New York, The Free Press, 1995 ; Nancy L. Green, « Juifs et Noirs aux États-Unis, La Rupture d'une « alliance naturelle », *Annales, ESC*, mars-avril 1987, pp. 445-464 ; Ben Halpern, *Jews and Blacks, The Classic American Minorities*, New York, Herder and Herder, 1971 ; Louis Harris et Bert Swanson, *Black-Jewish Relations in New York City*, New York, Praeger Publishers, 1970 ; Jonathan Kaufman, *Broken Alliance: The Turbulent Times between Blacks and Jews in America*, New York, Charles Scribner's Sons, 1988 ; Jack Salzman, *Bridges and Boundaries, Blacks and Jews*, New York, Braziller, 1992 ; Joseph Washington (éd.), *Jews in Black Perspectives*, Londres, Fairleigh Dickenson, 1985 ; Robert Weisbord et Arthur Stein, *Bittersweet Encounter, The Afro-American and the American Jews*, Westport, Negro Universities Press, 1970.

2. L'auteur voudrait remercier David Weinberg pour le colloque qu'il a organisé, et intitulé « Jews and the Urban Experience », Wayne State University, Detroit, 8 mars 1999. Sur Detroit, voir Sidney M. Bolkosky, *Harmony and Dissonance: Voices of Jewish Identity in Detroit, 1914-1967*, Detroit, Wayne State University Press, 1991 ; Robert A. Rockaway, *The Jews of Detroit: From the Beginning, 1762-1914*, Detroit, Wayne State University Press, 1986 ; Thomas Sugrue, *The Origins of the Urban Crisis: Race and Inequality in Postwar Detroit*, Princeton, Princeton University Press, 1998 ; Olivier Zunz, *Naissance de l'Amérique industrielle: Detroit, 1880-1920*, Paris, Aubier, 1983.

3. Lee Shai Weissbach « Building Identities: Detroit Synagogues and the Patterns of American Jewish Life », Detroit, Cohen-Haddow Center for Judaic Studies at Wayne State University, 2000 ; *idem*, *The Synagogues of Kentucky: Architecture and History*, Lexington, University Press of Kentucky, 1995.

Mais où sont passés les hommes, les femmes, et leurs pierres ? De la première partie de la visite, il ressort un malaise de ces disparitions. Du centre-ville on procède vers la proche périphérie. Même histoire. Voici la première « aire de deuxième résidence ». Ici, il y avait une synagogue, là les rues commerçantes. Mais là aussi, il s'agit d'une étape dans une histoire de la mobilité sociale et de l'assimilation. Nous poursuivons notre route et arrivons enfin (à une bonne demi-heure de route du centre-ville) à une banlieue huppée – troisième aire de résidence – avec son immense synagogue entourée d'un vaste terrain boisé.

Tandis que des synagogues-immeubles se transforment, telle la mosquée de Cordoue, en églises, d'autres synagogues, mobiles quant à la congrégation, changent de quartier, de taille et de fonction. Elles témoignent ainsi de la transformation des communautés et de leurs besoins. Autant l'emplacement et la taille des synagogues au centre-ville étaient restreints, avec un espace social exigü au sous-sol, autant les synagogues des banlieues sont larges, installées sur des propriétés impressionnantes, avec des salles spacieuses pour mariages et autres banquets. Or, là où, en ville, on pouvait accéder à pied, en grande banlieue, tous sauf les plus orthodoxes prennent la voiture¹. La proximité sociale du logement, souvent du travail, et toujours de la synagogue au centre-ville – créant ce que j'appellerais des « communautés de piétons » – est ici remplacée par de larges espaces péri-urbains qui ont besoin de grands bâtiments (et de parkings étendus) afin de reconstituer le tissu social désormais éclaté dans l'espace. La synagogue de banlieue est devenue un centre multi-fonctionnel : religieux, social, culturel, voire sportif, avec des cours de gymnastique. Ce centre doit regrouper des ouailles dispersées dans des pavillons et répondre aux besoins d'une « communauté de voitures ». L'assimilation et la mobilité sociale vont de pair avec ce qu'il faut appeler une dispersion regroupée. Le géographique rencontre de nouveau le social dans ces migrations intra-urbaines².

Si nous avons donc retrouvé les lieux et les banlieues d'où sont partis les descendants d'immigrés juifs allemands, russes ou polonais, la question reste, de savoir *pourquoi* ? Ces départs ont été décrits à la croisée de l'histoire sociale et urbaine américaine de l'après-guerre. La prospérité encourageait

1. L'orthodoxie juive interdit tout transport motorisé le jour du shabbat — définissant et créant ainsi la communauté par la proximité. Précisons qu'il s'agit ici des communautés de juifs non-orthodoxes, et des centres communautaires des « réformés » ou des « conservateurs ». Pour des juifs orthodoxes en proche banlieue, cf. Rubin, *Satmar*, *op.cit.*

2. Voir, par ex., Herbert Gans, *Levittowners, Ways of Life and Politics in a New Suburban Community* [1967], New York, Vintage Books, 1969 ; Andrew R. Heinze, *Adapting to Abundance, Jewish Immigrants, Mass Consumption, and the Search for American Identity*, New York, Columbia University Press, 1990 ; Kenneth T. Jackson, *Craigslist Frontier, The Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985 ; Deborah Dash Moore, *op. cit.*, voir sa critique de Wirth, p. 12 ; David Kaufman, *Shul with a Pool*, Hanover, N.H., University Press of New England, 1999.

un double mouvement de migration interne. La «grande migration» des Africains-Américains du Sud des États-Unis vers les grandes villes du Nord date de la Première Guerre mondiale et se poursuit après la Seconde¹. En même temps, les enfants d'immigrés – Juifs et d'autres – vont quitter l'exiguïté des quartiers de leurs parents pour emménager en maisons individuelles dans les banlieues blanches de la classe moyenne. Le phénomène est multi-causal et sera décrit de manières différentes : social (mobilité sociale), raciste – *white flight* (la «fuite des blancs») –, politique. Une certaine historiographie récente cherche toujours à expliquer ce mouvement en faisant appel à la mémoire et à des analyses socio-historiques les deux étant souvent contradictoires.

The South Side de Louis Rosen, sous-titré «The Racial Transformation of an American Neighborhood», comme *The Old Neighborhood, What We Lost in the Great Suburban Migration, 1966-1999* de Ray Suarez, tablent sur le registre de la nostalgie/mémoire. La communauté d'autrefois est encensée, le départ critiqué comme un abandon. L'ouvrage de Rosen est à mi-chemin entre histoire orale et scénario pour une pièce de théâtre². A partir d'une véritable enquête sur son ancien quartier, Rosen reproduit, ou met dans la bouche de ses protagonistes, les pour et les contre des départs des Juifs de ce quartier du sud de la ville de Chicago dans les années 1970-1980. Une visite aujourd'hui montre des rues dévastées, des terrains vagues, des barbelés et des rideaux de fer tirés en permanence. Non seulement telle boutique de vêtements pour dames n'existe plus, mais l'immeuble non plus; cette partie de la rue a été tout simplement rasée et envahie de mauvaises herbes. Des immeubles d'habitation sont encore là, bien que délabrés, les écoles aussi, en meilleur état. Une école élémentaire du quartier avait été rebaptisée l'école Louis Wirth entre 1969 et 2000.

Que faire quand le quartier «commence à changer» – euphémisme utilisé pour décrire l'arrivée des Africains-Américains dans un quartier blanc ? Le dilemme sera non sans douleur, et le débat retranscrit par Rosen est rude. Quand le rabbin lui-même décide de prendre un poste dans une autre ville,

est-ce désertion ou courage ? Les uns, membres de la congrégation, le considéreront toujours, des années après, comme la faillite d'une action collective, le chant du cygne de la synagogue et de la communauté, d'autres excuseront son action comme une décision individuelle compréhensible.

Rosen met en scène Juifs et Noirs, une volonté initiale de réussir un quartier mixte, représentant la solide classe moyenne, puis les déceptions liées à sa faillite. La définition même du quartier en tant que «quartier ethnique» est mise à mal dans l'intervalle du changement. A qui appartient-il ? Faute d'avoir une seule identité – «juive» – peut-il maintenir une identité mixte, telle que celle que de nombreux Juifs et Noirs espéraient dans les années 1970-1980 ? La transformation du quartier a laissé des séquelles : voisins contre voisins, membres de la congrégation fâchés avec l'ex-rabbin, tristesse et deuil liés à un souvenir du quartier sans doute enjolivé. Il y a de l'amertume et de la tristesse de la part des Africains-Américains qui, eux aussi, tablaient sur un quartier mixte et ont vu le départ de leurs voisins et amis juifs :

«Au début je ne comprenais pas pourquoi ils partaient si subitement. C'était comme se faire arracher une dent pour rien. Et puis, je ne comprenais pas pourquoi les gens *continuaient* à partir, pourquoi ceux qui ne partaient pas tout de suite ne voyaient pas que nous, qui sommes arrivés, étaiement du même niveau économique, avions les mêmes valeurs.»¹

Et, peu à peu, dans un contexte de dégradation physique des quartiers alentours, des jeunes Africains-Américains turbulents commencèrent à fréquenter le parc d'à côté, mettant à mal là aussi toute solidarité ethnique ou raciale, cette fois-ci entre Noirs.

Après le thème de la «communauté» comme trope historiographique suit celui de son déclin. Mémoire veut dire nostalgie quand il s'agit de se rappeler le «vieux quartier» (*the old neighborhood*). Suarez décrit explicitement le départ sur le mode du «monde-que-nous-avons-perdu»². Opposant passé et présent, le centre-ville d'antan reprend des allures de convivialité commune, tandis que les banlieues spacieuses sont à leur tour critiquées, justement à cause de la perte de «communauté» qu'elles ont entraînée³.

Mais, au-delà du constat et des regrets, une nouvelle histoire de la fuite des populations blanches cherche toujours à cerner les causes. Au-delà de l'explication primaire à la fois fondamentale et trop facile – le racisme – des ouvrages cherchent à montrer non seulement que le deuil n'est pas fini, mais

1. Voir August Meier et Elliott Rudwick, *From Plantation to Ghetto*, New York, Hill and Wang, nouv. éd. 1970 ; Kenneth Kusmer, *A Ghetto Takes Shape: Black Cleveland, 1870-1930*, Urbana, University of Illinois Press, 1976 ; Gilbert Osofsky, *Harlem, The Making of a Ghetto: Negro New York, 1890-1930*, 2^e éd., New York, Harper & Row, 1971.

2. Louis Rosen, *The South Side: The Racial Transformation of an American Neighborhood*, Chicago, Ivan R. Dee, 1998. Sur Chicago, voir également Philip P. Bregstone, *Chicago and its Jews, A Cultural History*, Chicago («privately published»), 1933; Lizabeth Cohen, *Making a New Deal, Industrial Workers in Chicago, 1919-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990; Irving Cutler, *The Jews of Chicago, From Shtetl to Suburb*, Urbana, University of Illinois Press, 1996; Arnold R. Hirsch, *Making the Second Ghetto: Race and Housing in Chicago, 1940-1960*, New York, Cambridge University Press, 1983; Hyman L. Meites (éd.), *History of the Jews of Chicago [1924]*, Chicago, Jewish Historical Society, 1990; Peter H. Rossi et Robert A. Dentler, *Politics of Urban Renewal: The Chicago Findings*, Greenwood, 1981.

1. William Galloway, in Rosen, p. 144.

2. Ray Suarez, *The Old Neighborhood, What We Lost in the Great Suburban Migration, 1966-1999*, New York, The Free Press, 1999.

3. Jackson, chap. 15. Même la pelouse proprette est aujourd'hui réexaminée et critiquée. Virginia Scott Jenkins, *The Lawn, A History of an American Obsession*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1994.

comment un vif débat met aux prises des causalités radicalement différentes. Deux livres récents sur Boston, qui proposent tous les deux des explications institutionnelles, assignent des fautes et nous livrent des conclusions entièrement opposées.

Gerald Gamm, dans son *Urban Exodus: Why the Jews Left Boston and the Catholics Stayed*¹, insiste sur une approche structurale qui récuse toute idée d'une communauté formée par le social. Pour Gamm, «les institutions créent les quartiers» et non l'inverse². En analysant deux quartiers, Roxbury et Dorchester, qui sont passés du Blanc (juif) au Noir, de classe moyenne (sur le déclin) à la pauvreté, il propose une thèse aussi audacieuse que controversée. L'auteur trouve l'explication inhérente aux deux religions chrétienne et juive et à leurs organisations structurelles. Les Juifs sont errants, dit-il d'emblée. Ainsi le dernier déménagement ne serait qu'un de plus. Que l'origine de cette errance soit imposée ou choisie, cette propension à la mobilité s'exprime dans la structuration même de la communauté religieuse. Les synagogues sont des entités indépendantes, liées au seul bon vouloir de la congrégation qui embauche et paie le rabbin. Celui-ci peut partir s'il le veut, et celle-là peut décider de sa propre fermeture ou transplantation à l'autre bout de la ville. Il suffit, comme Rosen le montre bien pour Chicago, de décider de dissoudre la congrégation, de vendre la propriété (la synagogue est à la fois un investissement mobilier et une valeur hautement symbolique de la communauté), de fermer les comptes en banque, et d'essayer de se réinstaller ailleurs.

Rien de plus contraire que l'église, hautement structurée autour de paroisses qui sont, elles, des institutions indépendantes de leurs membres. Elles existent grâce aux décisions hiérarchiques qui sont prises en dehors du quartier même. Les populations peuvent changer, l'église reste. Ainsi, conclut Gamm, à la force de l'attachement des catholiques à leur quartier, s'oppose la faiblesse de ce lien chez les Juifs. Le départ des Juifs commence dès les années 1920, grâce à la mobilité sociale (ceux qui restent étant les plus âgés et les moins aisés). Mais au fur et à mesure de l'arrivée des Africains-Américains, le mouvement s'accélère, formant un véritable raz-de-marée dans les années 1960-1970. Gamm admet que des catholiques blancs partent, eux aussi, laissant derrière eux des catholiques non blancs, des Hispaniques et des Haïtiens. Mais ce sont, pour lui, les institutions qui expliquent l'immobilité de l'église et la fuite des Juifs.

La différenciation religio-structurale de Gamm participe donc au débat toujours présent dans l'historiographie américaine. Outre le racisme, la violence – ou la simple peur de ceux-ci – sociologues et historiens cherchent

1. Gerald Gamm, *Why the Jews Left Boston and the Catholics Stayed*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1999. Voir également Jonathan D. Sarna et Ellen Smith, *The Jews of Boston*, Boston, Combined Jewish Philanthropies of Greater Boston, 1995.

2. Gamm, p. 92.

encore à comprendre non pas seulement la construction des communautés mais leurs transformations/disparitions. A cet égard Gamm répond à Hillel Levine et Lawrence Harmon, lesquels, dans leur *Death of an American Jewish Community*, proposent un autre réquisitoire institutionnel¹. Rappelant l'ambiance de plus en plus délétère au moment de la transition, quand, après l'arrivée de la première famille afro-américaine, des violences surgissent à la fois contre eux et bientôt contre les familles blanches qui persistent à vouloir rester, Levine et Harmon se rappellent, comme Rosen, des discussions vives entre ceux qui vont partir et ceux qui veulent rester. Le tout sur fond de harcèlement téléphonique et de menaces provenant d'agents immobiliers. Ces derniers ont tout intérêt à encourager les ventes, et ils le font en usant d'une argumentation implacable: vendre à des prix déjà en dessous de la valeur ancienne avant que ceux-ci ne baissent encore. La peur et la honte accompagnent des déménagements au milieu de la nuit.

C'est la politique néfaste du Boston Banks Urban Renewal Group (BBURG) dont les mécanismes sont démontés par Levine et Harmon. Après que l'administration fédérale (la Federal Housing Administration) soit revenue, au milieu des années 1960, sur sa politique de refus de garantir des emprunts pour la rénovation des quartiers sur le déclin, et face à la pression démographique, des banques bostoniennes se sont mises d'accord sur le choix des quartiers qui vont bénéficier d'emprunts à des taux favorables. Ceci dans le but louable de permettre aux Africains-Américains d'accéder à la propriété foncière. Or, la procédure, établie de concert avec des agents immobiliers et des responsables municipaux, consiste à souligner en rouge sur la carte (d'où le terme «*red-lining*») les pâtés de maisons concernés. Le quartier juif est sciemment visé sous prétexte que les Irlandais n'accepteraient jamais l'arrivée des Africains-Américains et les agents immobiliers refusent à ces derniers l'accès aux quartiers en dehors du périmètre désigné. Le même scénario s'est passé dans d'autres villes, grâce aux «*heartless politicians and bureaucrats in collusion with avaricious real estate agents*»². Il n'y a pas de floues de frontières dans leur construction des quartiers ethniques. Le crayon rouge en témoigne.

Nous sommes en face de trois types d'explications imbriquées les unes dans les autres, chacune s'efforçant d'aller au-delà d'un simple constat de racisme (*push*) ou de mobilité sociale (*pull*): choix individuels certes, mais aussi forces institutionnelles, soit politico-économiques, soit religieuses. Le livre de Gamm semble curieusement utiliser un structuralisme non-corrigé (*unrepentant*), à base de structure religieuse, pour combattre une analyse socio-économique plus classique. En tous les cas, toutes les analyses sont

1. Hillel Levine et Lawrence Harmon, *The Death of an American Jewish Community. A Tragedy of Good Intentions*, New York, The Free Press, 1992. Cf. Gamm, pp. 42-55.

2. Larry Kaplan, «The Decline of an Urban Community during the 20th Century», colloque «Peuples, nation, lien social — *Natives, Nation, Networks*», Institut Charles V, 16 juin 2000.

hantées par une vision du déclin qui renvoie au quartier d'antan qu'on embellit. Le thème de la transformation en aval participe donc à l'historiographie de la formation en amont de ces quartiers.

Une dernière perspective manque jusqu'à présent. Qu'en est-il de ceux qui s'y sont installés, continuant ainsi un mouvement séculaire de vagues successives d'habitants ? A Rockaway, Long Island, par exemple, une enquête orale auprès des habitants d'aujourd'hui a conduit un chercheur à revoir son analyse. Larry Kaplan a interviewé : une femme noire, autrefois domestique, qui a trouvé aujourd'hui du travail mieux payé dans un hospice ; un couple de Juifs - gauchistes - qui sont heureux de vivre dans un quartier racialement mixte ; un couple d'Italiens qui ont résisté aux offres pressantes d'agents immobiliers douteux. Tous manifestent des motifs de satisfaction, freinant d'autant la nostalgie du chercheur. Parti à la recherche d'un quartier disparu, Kaplan parle désormais de « changement » ou de « transformation » et non de « déclin »¹.

Effectivement, l'imposante église St. Peter's à Boston n'a pas bougé. Mais ses ouailles ont changé. Des pierres partent (la reconstruction de synagogues ailleurs), mais d'autres restent. Des synagogues sont transformées en églises. D'autres églises sont investies par de nouvelles populations. Le social transforme le spatial.

Les explications sont multiples. Religieuses, peut-être, mais surtout individuelles, collectives (racisme), culturelles (assimilation), économiques (mobilité sociale), voire politico-financières. Mais l'analyse historique est également sous influence historiographique. Chercher la communauté c'est également sous influence historiographique. Chercher la communauté c'est la trouver². Chercher son déclin l'est tout autant. Renverser le regard, enquêter auprès de ceux qui sont restés ou qui sont devenus les nouveaux « nouveaux habitants » est une manière de relativiser la nostalgie des uns et d'enrichir une historiographie qui ne cesse de chercher des « coupables ».

Poussés par le racisme ou par l'arrivée de nouveaux immigrants, attirés par l'espace physique et métaphysique de la mobilité sociale, les anciens s'en vont et de nouveaux habitants arrivent. Les anciens quartiers ethniques se désagrègent historiquement autant que par dissolution analytique dans les eaux postmodernes. Il faut situer ces transformations dans leurs contextes historiques et historiographiques. Déménagements physiques et reconstitutions d'un monde perdu se suivent de près, tandis que les analyses structuralistes sont parfois remplacées par des explications plus individualistes, et des interprétations politico-économiques cèdent le pas devant les références au religieux.

1. *Ibid.* Le titre même de sa présentation avait changé : « Rediscovering Rockaway : The Transformation of an Urban Community. »

2. Caroline B. Brettell, « Is the Ethnic Community Inevitable ? A Comparison of the Settlement Patterns of Portuguese Immigrants in Toronto and Paris », *The Journal of Ethnic Studies*, 9 (3), automne 1981, pp. 1-17.

Enfin, disparition n'est pas le dernier mot. Le mouvement décrit ici - de construction/destruction - est perpétuel. D'une part, le social d'un espace est transféré/transformé ailleurs par le jeu de migrations continues. D'autre part, l'espace initial est investi par un nouveau social. La destruction perçue par les uns est une construction pour d'autres.

L'idée du « ghetto » plane sur les interprétations de la notion de quartier ethnique. Or, le ghetto à la Wirth est, le plus souvent, le phénomène d'une génération. Les quartiers peuvent servir, comme autrefois, à la fois comme assignation à résidence (socio-économique) et lieu de protection (culturelle). Mais quand une population part, deux phénomènes s'ensuivent. La familiarité des lieux anciens est souvent regrettée, une fois que l'on se retrouve dans les quartiers rénovés, modernisés. Mais, surtout, d'autres arrivent sur les lieux « abandonnés », avec leur propre réappropriation de l'espace.

Aucun quartier contemporain n'est hermétique ni parfaitement stable. Construit par la nostalgie, battu en brèche par les statistiques, le flou de ses frontières, les disputes internes, la quotidienneté des interactions interculturelles et les déménagements incessants, le quartier ethnique est-il pour autant un concept inutile ? L'espace est par nature multiethnique, dans les proportions diverses. Saisis au moment ou de leur formation ou de leur transformation, les quartiers ethniques souffrent parfois des visions partielles de leur cycle de vie. Or, souligner la nature changeante de ces quartiers et s'interroger sur les analyses multiples des acteurs et de leurs analystes au moment de leurs disparitions, ne veut pas dire oublier ni nier les moments forts de leur formation ou les frottements de l'interculturel aux carrefours des arrivées et des départs. Le quartier ethnique est un concept à la fois historique et historiographique. Il ne faut pas oublier sa dynamique originelle.

Quem vive / o fops, quem vive / o fops
 eles fopem? ou fopem? quem fopem / o fops
 voltem? Ou quem vive / o fops quem vive / o fops
 (Bibili) "voltem"